

M. Saboun Remast
huc in sympathis

RTP 594p

Ch. Savary.

594p

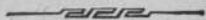
RTP

Bibliothèque Maison de l'Orient



129756

Comme la Sulamite



VERS POUR F. D.

RTP 594 P

ÉLÉVATIONS SENTIMENTALES

C. M. SAVARIT



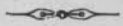
COMME



LA



SULAMITE



PARIS

ÉDITION DE " L'EUROPE POLITIQUE "

47, rue Claude-Bernard

II. — DOULEUR D'AIMER



A Christian Cherfils

Si la douleur d'aimer brûlait encore ton sang,
Si ces yeux d'azur sombre et de fièvre inconnue,
Si cette âme d'enfant
A l'amour suspendue !.....

La brise sur les bois assoupis s'est levée.
N'as-tu pas entendu la plainte des jasmins
Dans cette aube de paix et de miséricorde ?
L'Espace a tressailli comme une immense corde
Sous la caresse douce d'invisibles mains ?...
— Si la douleur d'aimer t'allait reprendre encore ?

N'as-tu pas vu passer des flammes sur les eaux :
Au loin, une forêt de feu semblait éclore ;
Sur l'orbe intelligible arrêtant leurs faisceaux,
Les astres étonnés contemplaient d'un œil ivre
L'immense effort des mers vers la splendeur de vivre
Le fou désir des flots vers la grâce d'aimer !
— Si ces yeux d'azur sombre et de fièvre inconnue,
Si ces lèvres de sang aux passions venues !.....

Des semences d'amour flottaient dans l'air charmé,
Les caresses des vents s'arrêtaient dans les voiles,
Et la face des eaux effaçait les étoiles.

Les rivages plaintifs, éternels immobiles,
Sur leurs sables réfléchissaient les feux des cieux ;
L'ombre gardait la terre où nous rêvions tous deux ;
Comme un vol de vapeurs palpitait l'Intactile.

Des chants tombaient des monts et montaient des vallons,
Murmures inouïs qu'absorbait le Silence
Et que nos cœurs penchés cueillaient avec science.

Sans doute cette nuit fut très douce.
— Ah ! ces lèvres de sang aux passions venues,
Et cette âme d'enfant à l'amour suspendue !.....

*
* *

Par les sentiers des monts, où nul homme ne sème,
J'ai prié plus souvent que les fils de Jésus.
Et prié mon esprit d'être pur pour lui-même :
Pourquoi n'ai-je les bons repos qui me sont dus ?

Par les soleils levants n'étais-je sur la route,
Et n'ai-je pas marché par les midis d'été,
Quand le troupeau s'endort sur le coteau brûlé
Et que l'eau du rocher s'écoule goutte à goutte ?

Si des rayons ont lui sur des nuits sans sommeil....
— Oui, des poussières d'or tremblaient sous les quadriges,
Les poussières de vie enfantaient des prodiges,
Les espaces flambaient en déluges vermeils !....

Si des rayons ont lui sur des nuits sans sommeil,
Je n'ai pas usurpé la manne sur la terre,
Ni mal dit aux passants le lieu du grand Mystère,
Et troublé leurs beaux jours par de méchants réveils,
Pourquoi n'ai-je la paix légère qui m'est due ?

*
*
*

La paix après l'amour et les troubles du cœur ;
Il faut aller plus droit vers des œuvres plus hautes,
Délivrer les esprits, jouets des sens menteurs,
Elever les enfants au loin de nos rancœurs,
Et préparer les fronts à de moins sombres fautes.

La douleur d'enfanter est douce aux cœurs pieux :
Le Rêve du futur chante au plus haut des cieux !

Aux mères allaitant ne dites pas : « La Vie
Est une frêle nef que la tempête assaille ;
Les fils blonds et chanteurs tombent dans les batailles,
Les vierges de seize ans dans le viol et l'envie... »

La vie est le jardin splendide où tu t'achèves,
Fleur transparente, Intelligence radieuse !
La grandeur de souffrir est saintement joyeuse
A l'âme de désirs, que sa puissance élève !

Le vent des hauts espoirs est plein de doux parfums ;
Il souffle sur les cœurs et souffle sur les eaux,
Partons ! le flot est calme et clair est le matin.
La voile est blanche et le voyage beau :

Là-bas, l'Humanité nous appelle et nous prie
D'oublier nos dégoûts, nos maux et nos dédains ;
D'oublier les haineux qui, sombres, s'apparient
Aux bâtards du Passé de fanatisme pleins ;
D'oublier les brutaux ivres de niaiseries,
Les puissants dans le Mal, les fourbes et les vains.

Là-bas, l'Humanité nous appelle et nous presse
D'ouvrir à ses meurtris nos seins pleins de tendresse,
D'ouvrir à ses déçus nos fronts, pleins de richesse,
Et, nous ayant prédestinés,
De rendre à chacun sa bonté.

— Mais cette âme d'enfant à l'amour suspendue
Ces beaux yeux d'azur sombre et de fièvre inconnue.
Et ces lèvres de sang aux passions venues !..

II. — POURTANT

A Henri de Régnier

Pourtant j'aurais aimé guider vos pieds d'enfant
Sur le sentier qui glisse entre les hautes herbes.
La prairie est un monde étrange que défend
Le flot vivant de ses pullullements superbes ;

Son peuple de roseaux, chanteurs de l'Eurotas,
Murmure de vieux airs que le printemps essaime ;
Et le passant s'attarde aux parfums délicats
De la reine des prés — moins reine que vous-même ?

Au ras des eaux, le vol bleu des martins-pêcheurs
Et l'appel monotone des bergeronnettes
S'effarent brusquement, sous les saules pleureurs,
Des jets d'argent que font les chasses des perchettes ;

Et l'on voit, balancés sur les clairs nénuphars,
Les quadrilles d'azur et d'or des libellules,
Entant leurs courts désirs sur leurs nombres épars
Pendant les jours féconds des lourdes canicules ;

Et l'on entend siffler des reptiles hideux
Sur les troncs calcinés par les soleils torrides,
Cependant que ployant les joncs bleus et nombreux,
Des êtres incertains ont des fuites rapides.

Entre l'air et les eaux, le flux brutal et fort
De l'Essence a battu le sang de la prairie ;
Et l'on entend frémir encor la vieille mort,
Sous l'humus en travail d'où la vie est sortie.,.

* * *

Pourtant j'aurais aimé guider vos pieds légers
Jusqu'au tournant des eaux, d'où, soudaine, la plaine
S'étend, immense et calme, et de sagesse pleine,
Avec ses hameaux bruns entre ses peupliers....

* * *

Pourtant j'aurais aimé guider votre cœur pur
Dans la forêt vertigineuse de la ville,
Où, maudits des vaincus, des vainqueurs au bras dur,

Suivis des hurlements de quelque meute vile,
Chassent sans se lasser les grands troupeaux humains,
Muets de leur débâcle, en désespoirs fertile.

Là, ce sont les désirs, brutaux ou clandestins,
Qui traînent par les crins des êtres aux yeux vagues
Et les laissent vautrés dans les chairs et les vins ;

Les pantins du plaisir sinistrement divaguent,
Sous les livides feux des nuits de vanité,
Comme de vieux pontons agités par les vagues ;

Les unes, pour tromper l'atroce vérité,
Remuent des souvenirs que les ans décomposent
Avec d'âcres parfums de sépulchre violé ;

Les autres, fronts brûlés par d'infénales choses,
Ont l'air d'écraser des spectres à chaque pas,
Et reniflent du sang dans la pourpre des roses ;

La plupart, cœurs noyés dans l'ennui d'ici-bas,
Sentent tous les glaçons du Nord dans leurs vertèbres
Aux seuls rappels discrets que sonnent les vieux glas.

— Quel grand espoir, pourtant, dans ces fêtes célèbres,
Où l'orgueil de la ville est tout entier présent,
Vient chasser, par les fleurs, ces souvenirs funèbres ?

Tant de beautés en croix, de cœurs agonisants,
Sous l'eau des clairs brillants, pleurs de leur servitude,
Connaitraient-ils enfin la noblesse des sangs ?

Oui, cet amer destin, mimant quelque attitude,
Rend hommage, ce soir, à la sainte Beauté
Et rêve du parfum de sa béatitude.

L'inconscient troupeau, par le divin tenté,
Sourit à la douceur de ces vieilles parades
Et cherche dans son cœur l'ineffable piété :

L'illusion apporte à ces races malades
De grands convois d'espoirs, survenus au couchant,
Sur la mer d'or, cinglant vers d'idéales rades.

Si la Sainte aux yeux clairs soudain, et se penchant.
Allait paraître enfin aux bord sombre des flottes,
Grand profil violet sur l'or du divin champ !...

*
* *
*

Pourtant j'aurais aimé servir, charmants despotes,
Vos désirs de beauté, vos caprices d'amour,
Et tout ce cœur mystique où des promesses flottent.

J'aurais aimé, portant un peu ce grand cœur lourd,
Chercher aux horizons des mers spirituelles
Les cortèges des rois et des dames d'atour

Qui viendraient, dans la pourpre et l'or des caravelles,
Apporter leurs tributs à vos pieds souverains
Et rendre à vos esprits des grâces éternelles.

Ce serait par des soirs chargés de lents parfums ;
On verrait, dans les cieux de mauve et d'émeraude
Passer les vols légers de blancs oiseaux lointains ;

Des amants de légende, en suave maraude,
S'en iraient en frôlant les branches des tilleuls,
Dans la confusion du miracle qui rôde ;

On entendrait partout comme des voix d'aïeuls ;
Sur l'extase et le sang des belles fleurs foulées
On entendrait marcher l'Amour dans les glaïeuls ..

III. — TON CŒUR TROUBLÉ

A Franc-Nohain.

Si ton cœur est troublé comme un matin d'orage,
Enfant, ne me hais pas.

Je suis le serviteur, devant ta pure image,
D'une voix qui parle à tous ici-bas,
Et dit :

— « L'orgueil est vain. Soyez simples comme le lys,
Le lys qui donne à tous son parfum,

Au bord du vieux chemin.

Qu'importent les grands airs ; il faut qu'on obéisse
A la fin aux immuables destins ».

Et j'ai songé aux lys de la douce Touraine
Qui mouraient pour combler tes caprices de reine...

Mais la voix disait :

— « L'or est vain. Dur métal, sous ses rayons, il cache-

L'énorme amas des dols et des crimes passés.
Et comme si ce mal remontait à sa face,
Il reste contempteur de vos réalités,
Beauté, bonheur, et toi, noblesse de la race,
Grande Vertu, antique espoir,
 Qui vous sourit comme un beau soir ! »

Et j'ai songé aux soirs calmes de la Touraine
Qui mouraient dans tes yeux de suzeraine

Mais la voix disait :

— « Le pouvoir est vil. Il mêle en chaos
Les troupeaux de serfs et les vieux despotes
Les vices des chefs et ceux des ilotes,
Tourbillon d'où sort un bruit de sanglots...

« La gloire est triste, hommes ! la gloire est triste.
Qu'elle soit rouge ainsi que le sang des victoires,
Avec les cris des femmes pleurant tous leurs morts,
Ou qu'elle soit la voix de ceux qui font l'histoire,
Peuples naïfs, jongleurs et rhéteurs sans remords,
Ce n'est que le grand bruit de ce bétail, la foule,
Qu'on égorge, qu'on leurre ou qu'on saouïe.

 La gloire est triste !... »

Et j'ai pensé à toi, qui m'apparus un soir,
Parmi les invités, dans les miroirs,
Un soir, t'en souvient-il, seule,
Oui, vraiment seule à force de charme ingénu,
A force de beauté, de grâce et de jeunesse,
Avec ta voix de pur métal et de caresse,
Avec tes yeux de ciel de mai pleins de grands rêves...

Et la voix disait encore :
— « Tout est vain, hors l'amour et le travail.
Et la mine pareille aux fourmillières d'hommes,
Et l'usine où rugit l'électrique bétail,
Les géantes cités, les Paris et les Londres,
Les nations en proie aux songes lourds
Ne seraient rien, sans cet éternel enfanteur, Amour !

« Aimez, vivants, la force et la beauté !
Aimez dans la nature et la simplicité.
Aimez comme la Sulamite
D'un cœur plus fort que le temps qui vous quitte.

« Si les matins d'avril sont pleins d'azur,
Au delà des vapeurs mouvantes,
Si les printemps sont pleins de fleurs et de désirs,

Si l'on entend parfois, parmi les nuits vivantes,
Des baisers inouïs et d'immortels soupirs,
Jusqu'à ses horizons si la terre frémit,
Sous le ciel ardent, si la mer se pâme,
N'est-ce pas que l'Amour est le maître des âmes ?

« La vie et son labeur sont durs ;
Quand le soir vient, de grands songes ardents et purs,
Il faut laisser gonfler son cœur.
Si, dans les nuits d'été, la Nature prodigue
Mêle à ces songes clairs le feu de ses prodiges,
Si les airs sont emplis d'extatiques langueurs,
Si le cœur et l'étoile ont des lueurs profondes,
N'est-ce pas que l'Amour est le maître des mondes ?... »

— Et c'est pour te porter l'écho de cette voix,
Enfant, que j'ai repris la lyre d'autrefois.

IV. MON AMOUR EST PAREIL



A Frédéric Boutet.

Mon amour est pareil à la rose de France,
Dont le vivant parfum est comme un rêve immense.
Mon amour est pareil, vertige de mes jours,
Aux roses de Dijon qui fleurissent toujours ;
 Mon amour est pareil aux lys d'Amboise,
Aux bords frais et mouvants des sables de la Loire.

O vase d'innocence, où brûle un cœur trop lourd,
Senteur sous le soleil des roses Pompadour,
Va, ne crains pas l'amour et ses graves « folies »,
Je sais la source aux mains de pierreries
Où rafraîchir ton sang que les feux ont touché
 Et mirer ton beau front penché.

Princesse de Touraine, ô ma beauté vivante !
Ne dis plus que l'amour est plein de peur ardente ;
Ne dis plus que ton cœur s'emplit de trop d'angoisse
Devant l'abîme où le rêve s'efface,
Oiseau frêle et battu de tous les ouragans ;
Ne dis plus que ton cœur pleure et sourit sans cause, enfant.

Ce sont les dieux présents qui chantent dans ton âme
Le cantique majeur de ta féminité ;
L'espoir qui luit au ciel de nos villes infâmes,
Le matin qui sourit dans les roses d'été,
La mer qui mugit, la terre qui tremble
N'ont pas d'accents plus doux, forts et divins ensemble !

C'est l'amour, mon enfant, l'amour cruel et fort,
Qui mêle les parfums de la vie et la mort,
Le grand tourbillon qui traîne les mondes
Dans une multiple et mystique ronde...

Je serai le rocher, Reine des bien-aimées,
Où s'appuieront tes mains que ma voix a touchées ;
Je serai le rocher qui résiste à l'azur,

La mer, et, sous les coups stridents des éclairs mauves,
Montre toujours un front puissant et fauve.
Les dieux mêmes n'ont pas d'abri plus sûr !

Tu seras la douceur, le fleuve de tendresse,
La candeur des matins et des printemps en fleurs,
L'ombre sur les gazons de nos étés trop lourds ;
Tu seras le grand cœur et l'allégresse
D'une race qui serait bonne tous les jours...
— Et souris, ma beauté, souris à nos amours !

V. VOUS LA VERREZ PASSER

Sous l'âpre odeur des pins et l'ombre des platanes
Et les brises baisant les roses qui se fanent,
Nous passerons parmi le silence des champs
Poursuivant à pas lents les fleurs d'eau de l'étang.

Ruisseaux qui serpentez dans l'herbe des prairies,
Vignes qui reposez sur le flanc des coteaux,
Faucheurs qui vous courbez dans les moissons mûries,
Vous la verrez passer comme un signe d'en Haut.

Vous la verrez passer comme une jeune reine,
Avec la profondeur des plaines dans ses yeux ;
Vous la verrez passer comme une nuit qui traîne
Des avalanches d'astres clairs dans ses cheveux.

Etoiles ! qui roulez dans l'éternel Espace
Comme un cœur abîmé dans l'éternel Amour,
Ne prenez pas ses yeux, qui vos lueurs effacent :
Je ne suis qu'un enfant qui souffre chaque jour.

Ne gardez pas son ombre, ô lacs, ô paysages,
Forêts que décorent de feuilles les printemps !
Ne me dérobez pas l'éclat de son visage,
O Nuit bonne aux amants !

* Vous la verrez passer, la main sur mon épaule,
Et regardant aller les moutons du berger
Sur les chemins poudreux que le vent d'été frôle.
O Nature, ô vivants, vous la verrez passer !...

VI. ET VOICI DES BAISERS

Un peu de joie, un peu de joie, ô grave sœur !
Et voici dans mon sang l'ivresse de vous plaire,
Et voici dans mon front des désirs de grandeur,
Qui mettraient à vos pieds tout l'orgueil de la Terre.

Un peu de joie, ô chère enfant ! Le souvenir
Des blancs matins d'Avril qui laissaient, vers nos têtes,
Avec tous les parfums monter tous les soupirs,
Renaîtra pour nous deux comme une sainte fête.

Un peu de joie, ô ma Dame aux grands yeux d'amour !
Et des rêves creusant l'Immensité profonde,
Et des espoirs puissants et plus beaux tous les jours
Ne se sont-ils levés à chaque heure du Monde !

Et voici des baisers qui feraient tressaillir
La pure nudité des déesses de marbre,
Plus légers que la brise et presque des soupirs
Comme ceux des étés chantant dans les grands arbres ;

Baisers où mon cœur se suspend
Comme aux flancs du grand ciel l'azur parsemé d'astres ;
Baisers plus pieux que les chants noyés d'encens
Où se perdent les voix de célestes désastres ;

Et voici des baisers et des baisers, ma sœur.
Purs comme votre cœur et grands comme votre âme,
Qui me jettent mourant à vos pieds — ô pudeur
Des soirs élyséens que j'ai touché votre âme !

VII. ELÉVATION

Quand des roses de l'aube un beau ciel fut fleuri,
Vers les saules muets et les eaux cristallines,
Aux bords verts du ruisseau qui descend des collines,
J'ai guidé vos pieds blancs et votre front chéri :

De frais parfums montaient des humides pâtures,
La lumière semblait se reconnaître pure,
Les chants — les voix triomphantes de l'idéal —
Par les rameaux penchés, passaient d'un rythme égal.

J'ai dit :

— « Ce matin doux invite à la prière,
Sa grâce est toute en nous,
Dans ces parfums de lys mêlés de lierre,
Prions, enfant, pour nos amours ! »

Vos cheveux dénoués tombaient sur mes épaules,
Et mouillés, vos grands yeux,

Abaissés lentement du front d'argent des saules,
Étaient comme un abîme ou d'ineffables cieux.
Vos mains ont pris mon front lourd de pensées ;
Vos lèvres sont la paix de ses puissants tumultes.

» Vous avez dit :

— « Ce jour, ce candide matin

Est moins pur que mon cœur dans la mer de nos rêves,
Où plongé tout, il reste, et ne soupire en vain,
Loin dans les hautes eaux, loin des humaines grèves.

» Près de vous, je ne sais où je suis, où je glisse,
Comment je vis et j'aime, et si l'heure s'achève
Qui verra s'obscurcir, sans que le ciel pâlisce,
Le miroir merveilleux des eaux de ce doux rêve ;

» Mais je sais que ma main repose en votre main,
Que mon cœur flotte encor dans l'aube de vous-même,
Mais je suis près de vous, je suis belle, et vous aime.
Que mes cheveux tombants ombragent nos demains !

VIII. LE VIEUX PARC

Les grands vases d'airain brunis par les hivers
Semblent sous le soleil d'antiques scarabées.
En rond autour d'un Dyonisos mutilé,
Enrichissant le dessin des cyprès
Et fermant les sous-bois de leurs lignes ouvrées,
Ils évoquent des temps et des tombeaux déserts.

— C'est un parc oublié sous l'azur.
Ses antres ont caché d'immortelles ivresses
Et l'écho des baisers éteints dans les caresses
D'amants qui se perdaient sous ses dômes obscurs ;
Son front a vu passer de multiples orages,
Les arbres frissonnent encor de leurs ravages...
C'est un parc oublié sous l'azur.

Entre deux rangs doublés de hauts et verts platanes
La longue allée, au loin, vers les eaux immobiles,

Descend. Un doux souffle balance les vieux chênes
Qui semblent s'agiter sous le poids de leurs veines
Et vouloir déborder de leurs vagues hostiles

La digue séculaire et grave des platanes.
Versailles ! Nous y avons, ma sœur, promené
Tout mon amour, et toi ton cœur émerveillé :

Des socles vides et des marbres
Se profilent sur les verts variés des arbres :

Ce sont des gestes de douleur, d'amour ;
Des lèvres souriantes ainsi chaque jour ;
Des passions courbant des lignes éternelles
Sur l'éternelle mobilité qui naît d'elles ;

Un faune aux bras cassés, sur le socle étendu,
Sourit encore au raisin mûr qu'il a perdu ;

Une Vénus aux seins dressés gît sous la mousse ;
Le hasard a brisé les jambes aux genoux ;
La blessure s'enveloppant de jeunes pousses
La déesse d'amour semble prier pour nous.

C'est un parc oublié que la forte Nature
Reprend, vengeant chaque jour de vieilles injures.
— Ah ! passe lentement, pressant ton cœur gonflé,
Ma grave, et songeons à ce passé.

* * *

Les calmes eaux croupissent aux canaux.
Quelles barques ont fui sous ces épaisses ombres ?
Quels amants ont glissé sur ces luisantes eaux,
Le cœur battant, mêlant leurs chevelures sombres,
Par des soirs attendris de divines extases :
Le silence emplissait des nuits l'immense vase,
La plainte de la brise au travers des roseaux
Se mêlait sur ces bords à celle des oiseaux
Que l'heure de l'étoile accrochait aux rameaux.
Ils se penchaient, perdant leurs regards dans l'eau noire,
Et, frissonnants déjà d'illusoires désastres,
Sur leurs lèvres baisaient leurs craintes illusoires.
Au ciel des feuilles par instant luisaient des astres.
Quels soupirs de langueur, quels sanglots de bonheur
Ont fait pâlir vos fronts et fait bondir vos cœurs,
Doux amants de jadis !

* * *

Nul ne reverra plus les fuyants labyrinthes
Où les barques laissaient de mobiles empreintes,

Les mains des passagers écartant les feuillages
Que penchaient sur leur front les arbres des rivages ;
Les rumeurs du palais mouraient comme des plaintes,
Et la fête en leur cœur mourait dans ses images ;
Un feu fusant parfois courbant sa ligne teinte
Semblait sur la forêt une hyperbole feinte ;
Et les barques fuyaient dans la nuit le mirage
Monotone et lassant de ces humains orages.
Mais nul ne suivra plus les glissants labyrinthes !

La vase des marais emplit les longs canaux
Et cache les tritons dans les bassins sans eaux.

Dans les grottes pleurant d'intermittentes sources
Commencent sans espoir de fugitives courses.

Dans les cirques déserts où nulle onde ne luit,
L'air sèche sur les rocs les mousses de la nuit.

Dans les vallons, la brise ne vient plus des plaines,
Et l'ardeur du soleil a tari les fontaines.

— Ah ! parle tendrement, pressant ton sein gonflé
Parmi ces beautés du passé.

*
* *

— Vois, les branches ont crû dans les sombres allées ;
De la terre et du ciel les rameaux ont jailli,
Et les fenêtres de la forêt sont fermées ;
Et de cet abandon son âme a tressailli
Comme celle d'un dieu sur des cimes fameuses.
Des jardins pleins de fleurs les chemins sont perdus
Et ceux des reposoirs qu'une main fastueuse
Avait partout à profusion répandus
Mariant l'or du cèdre à la blancheur du marbre.
Nul rayon ne traverse à midi les grands arbres ;
Et tous les monuments délicats de l'amour
Dans l'ombre et dans l'ennui s'effondrent tour à tour.

Pleure à chaque heure, parc vaste ! et te lamente :
« J'avais mêlé ma sève au sang chaud des vivants ;
Et les fleurs de leur front comme des diamants
Stellaient de leur splendeur mes lourds cheveux d'amante
Et ma robe de fête où dansaient des clartés.
Le charme de leurs yeux a fui dans un été ;
Ils s'écartent, ceux-là que le souci dévore,
De mon sein plein de paix sous les mains de l'aurore... »

Et nous, ô ma beauté, nous sommes revenus
Dans ces lieux où rêvaient des ombres anciennes,
Et lorsque le soir tomba sur la plaine,
Au delà des Trianons confus,
Il nous sembla entendre, distinctes et lointaines,
Toutes les grandes voix de la misère humaine.

IX. VERS LA CITÉ

Ensemble n'avons-nous soumis les sombres flots
De la mer des douleurs, où la fierté se trempe ;
N'avons-nous pas porté le grand poids des sanglots
Comme un fardeau sacré, dont battirent nos tempes ?

Sous le ciel de l'amour, que les soupirs émeuvent,
Et le front pâle encor de l'effroi des baisers,
Et mes yeux dans vos yeux de pudeur inondés,
N'avons-nous pas connu les hautaines épreuves
Du cœur, et son silence, où des clartés se meuvent :
Tout ce d'où resurgit la sainte Humanité ?

Ces peuples et ces temps ont tels effrois obscurs,
Lèvent si vainement leurs bras vers nos ivresses,
Que nos corps et nos cœurs, penchés sur leur détresse,
Pour les guérir jamais seront-ils assez purs ?

Qui donc se dressera devant leurs flots houleux
Avec l'autorité du Devoir et du Verbe,
Ou quel fleuve d'amour enfant ses eaux superbes
Offrira sa fraîcheur à leurs sangs douloureux !..

C'est la nuit, ô ma sœur ! et les brises divines
Dans les immensités font trembler les soleils
Comme celles d'ici, les noirs tilleuls pareils
A de grands saints priant sur le front des collines ;

C'est la nuit ; et nos yeux étonnés ont des pleurs,
Comme s'ils ne pouvaient contenir nos tendresses
Et les devaient répandre ainsi qu'un ciel que presse
La plainte des moissons, des vignes et des fleurs.

Mais c'est la nuit aussi parmi les multitudes ;
— Tant de vivants, hélas ! aux places des cités
Attendent, sans savoir qu'ils ont trop espéré —
Dites, resterons-nous dans notre solitude ?

Et moi pleurant devant l'abîme de vos yeux,
Et jurant, chaque jour, que vous êtes le Monde,
Que sur ce cœur d'enfant l'éternité se fonde,
Et que votre ombre seule emplit les vastes cieux.



TABLE DES MATIÈRES

I. Douleur d'aimer.	page 7
II. Pourtant.	page 15
III. Ton cœur troublé.	page 23
IV. Mon amour est pareil.	page 29
V. Vous la verrez passer.	page 35
VI. Et voici des baisers.	page 39
VII. Elévation.	page 43
VIII. Le vieux parc.	page 47
IX. Vers la Cité.	page 55

Saint--Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON
